

Archéologie soviétique en Asie : aperçu général

Autor(en): **Frumkin, G.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie**

Band (Jahr): **11 (1957-1958)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **27.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-145692>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ARCHÉOLOGIE SOVIÉTIQUE EN ASIE

Aperçu général

G. FRUMKIN, GENÈVE

Remarques. La plupart des sites mentionnés ne sont que des vestiges historiques et ne figurent donc pas dans les atlas. En consultant le glossaire géographique et la carte générale ci-après, le lecteur saura localiser, sans trop de peine, l'emplacement approximatif des sites.

Les renvois dans le texte ont trait au glossaire ; les numéros des chapitres correspondent aux six zones archéologiques indiquées sur la carte.

Nous avons jugé utile de ne pas franciser l'orthographe des noms propres, ce qui, dans une revue internationale, aurait dérouté les lecteurs de langue autre que le français. Nous nous sommes inspirés en grande partie des systèmes de translittération internationale : le *u* est prononcé *ou* ; le *kh* correspond au *h* fortement guttural ; le *sh* se prononce comme *ch* dans le mot « chat » ; le *tch* correspond au *ch* anglais ; la terminaison de noms en *iy* se prononce comme *ille* dans le mot « bille ».

INTRODUCTION

Nous rappelons au lecteur occidental que selon les doctrines soviétiques toutes les sociétés passent par les étapes suivantes : époque primitive-communautaire, esclavagisme, féodalité, capitalisme, socialisme, communisme. Les archéologues soviétiques visent, par conséquent, à étudier les fouilles en relation avec la structure économique et sociale des sociétés antiques. En reconstituant selon ce schéma rigide les étapes de l'histoire sociale, économique, politique et culturelle, ils prétendent étudier objectivement l'histoire de l'humanité. Disposant de moyens financiers et techniques puissants, ils travaillent par équipes, de manière à utiliser les données qui ressortissent aux disciplines les plus différentes ; c'est ce qu'ils appellent « *kompleksnaya ekspeditzia* », c.-à-d. « expédition intégrale ». Les recherches se font du point de vue anthropologique, ethnographique, géologique, paléo-zoologique, paléobotanique, linguistique et historique ; les travaux purement artistiques y jouent un rôle moindre qu'en Occident.

En suivant les consignes du Parti, les savants soviétiques tendent à glorifier le rôle des civilisations indigènes et à minimiser l'apport occidental en Asie. Ils rejettent de même le terme occidental de « Iran extérieur », qui impliquerait une prétendue primauté de la Perse.

Si les Occidentaux reprochent aux savants soviétiques une obéissance qui comporterait un manque d'objectivité et de liberté scientifiques, les archéologues soviétiques font à leurs collègues occidentaux le même reproche. Selon eux, l'archéologie « bourgeoise », servante docile de l'impérialisme et du racisme, tendrait à exa-

gérer l'importance des races et des migrations ; elle se limiterait en outre trop souvent à la description des faits, ainsi qu'à la chasse aux trésors et aux œuvres d'art. Son manque de bases idéologiques aurait déterminé l'état arriéré de la méthodologie de ses fouilles.

Quoi qu'il en soit, les travaux archéologiques en URSS connaissent une impulsion et une ampleur inconnues ailleurs. L'archéologie y est enseignée dans 15 universités et les campagnes archéologiques s'y chiffrent par centaines. L'aire des fouilles est immense, car, pour ne parler que de l'Asie, le géant soviétique enjambe une région archéologique qui s'étend de la Mésopotamie à l'Extrême-Orient, des déserts du Turkestan aux régions polaires.

Les archéologues occidentaux, trop imbus de leur civilisation, eurent parfois d'autant plus tendance à minimiser l'apport des investigations soviétiques qu'ils ne les connaissaient pas, en partie pour des raisons de langue. En fait, ces travaux représentent un enrichissement et un élargissement précieux de nos connaissances et il importe de les examiner avec une sérénité scientifique, dépouillée de l'eurocentrisme traditionnel. En faisant la part de la propagande idéologique et de l'application, par trop rigide à notre goût, d'un schéma historique tout fait, il reste beaucoup à prendre dans les thèses soviétiques. C'est surtout le caractère multilatéral des expéditions « intégrales » qui nous paraît présenter des avantages incontestables.

Obligés de nous restreindre, nous n'avons pu traiter comme il conviendrait les périodes les plus anciennes, notamment en Géorgie (B. A. KUFTIN), ni en Sibérie, où plusieurs archéologues soviétiques, dont OKLADNIKOV et KISSELEV, se sont fait remarquer.

Les quelques régions archéologiques que nous passerons en revue ne sont que des taches sur une grande carte muette de l'Asie. Grâce aux remarquables travaux des archéologues soviétiques, cette carte se colore sous nos yeux avec rapidité.

CHAPITRE I. ARMÉNIE¹ : URARTU, GARNI

Le territoire de l'ancien empire d'Urartu (Ourartou) qui existait dans la première moitié du 1^{er} millénaire av. J.-C., est à cheval sur l'Arménie¹ soviétique, sur l'extrémité est de la Turquie (province de Van), et sur l'extrémité nord-ouest de l'Iran (Azerbaïdjan). L'empire était tombé à tel point dans l'oubli que son nom même était resté inconnu jusque dans la seconde moitié du XIX^e s. Des fouilles sporadiques et des « pillages » archéologiques du siècle passé avaient toutefois amené au musée de l'Ermitage à Leningrad de précieux objets d'art de cette région.

Du côté turc, où la région du lac Van est particulièrement riche en objets de bronze, il y eut, en outre, des explorations américaines de la région du Mont Ararat, toute proche de la frontière arménienne.

La région, dont les sites s'étendent du paléolithique au moyen âge, est d'un grand intérêt archéologique; comme il y a eu peu de fouilles systématiques, Urartu nous est encore insuffisamment connu.

Dans la haute antiquité déjà, Urartu avait mené des guerres incessantes et féroces contre ses voisins, notamment les Assyriens, mais nous connaissons surtout les guerres du IX^e et du VIII^e s. av. J.-C., quand Urartu, devenu un empire puissant, faillit écraser l'Assyrie et s'assurer la domination de l'Orient. Quatorze inscriptions rupestres cunéiformes ont trait aux exploits des rois urartiens; elles ont précédé de plusieurs siècles les inscriptions semblables de la dynastie perse des Achéménides, plus familières au lecteur occidental.

Défaits par les armées assyriennes de Sargon II en 714 av. J.-C., les Urartiens, affaiblis par des guerres incessantes, furent battus au début du VI^e s. par les Scythes, venus du Nord. Leur capitale Teïshebaïni¹ et le système d'irrigation qu'ils avaient instauré, furent détruits.

Les fouilles soviétiques entreprises par B. B. PIOTROVSKIY depuis une vingtaine d'années, portèrent notamment sur la colline de Karmir-Blur¹, où se trouvent les ruines de la capitale Teïshebaïni et de sa grande forteresse du VII^e s. av. J.-C.

Les fouilles témoignent d'un art très varié, qui se rattache en partie à celui des Assyriens et qui comprend, plus tard, des éléments scythes. Les objets trouvés sont de provenances les plus diverses, ce qui implique des relations avec de nombreux pays de l'Orient. Des taureaux ailés avec tête humaine en provenance d'Urartu font pendant aux objets assyriens semblables qui se trouvent au Louvre et au British Museum.

Outre de nombreuses tablettes avec inscriptions cunéiformes et des hiéroglyphes, Piotrovskiy découvrit des papyrus en araméen. Un cellier contenait 152 grandes jarres, de plus de 160 000 litres, avec des inscriptions en hiéroglyphes. Près d'une centaine de coupes en bronze, provenant apparemment d'époques différentes, accusent par contre des inscriptions cunéiformes.

Les fouilles de Teïshebaïni se poursuivent de nos jours. A. A. MARTIROSSIAN fait état, entre autres, d'emblèmes phalliques, trouvés dans des tombeaux, qui paraissent remonter au début du VIII^e s. av. J.-C.

Nous ne connaissons que fort peu l'histoire de l'Arménie dans les siècles qui ont suivi la chute de Teïshebaïni. Au premier siècle de notre ère, l'Arménie tomba sous la domination romaine. Des fouilles commencées en 1909 et reprises en 1949 sous l'égide de l'Académie des Sciences de l'Arménie et sous la direction de B. N. ARAKELIAN, ont mis au jour à Garni¹ un sanctuaire du I^{er} ou II^e s. de notre ère. Ce temple, dédié probablement au culte de l'empereur romain, accuse de nombreux traits hellénistiques: des colonnes ioniques, des frises d'acanthé, des inscriptions en grec. Des mosaïques trouvées dans un établissement de bains, situé tout près, et qui date de la seconde moitié du III^e s. de notre ère, ont trait à la mythologie grecque.

L'Arménie offre encore aux archéologues de vastes possibilités. Ses sites du tertiaire et du quaternaire la font passer pour un berceau des anthropoïdes (p. ex. fouilles de S. M. SARDARIAN, en 1946-48, au site chelléen du nom évocateur de Satani-dar¹, c.-à-d. tertre de Satan). Le nombre de sites connus du paléolithique, du néolithique et des époques plus récentes, augmente rapidement. Des travaux d'assèchement du lac Sevan¹, effectués entre 1952 et 1954, ont fait émerger des eaux des sites de l'époque du bronze, inconnus auparavant.

Les fouilles soviétiques rejoignent celles faites en Turquie, pour nous rappeler que l'art archaïque «occidental» doit beaucoup à Urartu, que ce soit en Crète, en Grèce ou en Etrurie.

CHAPITRE 2. KHORASMIE² (OU KHWAREZM)

Les fouilles effectuées par S. P. TOLSTOV étant bien connues du lecteur occidental grâce à de nombreuses traductions, nous nous bornerons à un aperçu sommaire. Sauf quelques exceptions, les renseignements portant sur les dernières années ne sont toutefois disponibles qu'en russe.

Nous ne ferons qu'effleurer les fouilles, pourtant si intéressantes, qui ont trait aux époques de l'âge de la pierre et du bronze, notamment à Djanbas-Kala². Tolstov insiste avec raison sur l'importance des recherches préhistoriques portant sur les liens qui existent entre la Khorasmie et d'autres pays ayant une préhistoire commune, p. ex. le Turkestan chinois, connu notamment grâce aux travaux de Sir Aurel Stein. Djanbas-Kala est cité comme présentant du reste des éléments communs à Minussinsk¹⁴, à Persépolis et à l'Inde occidentale. Son autel du feu serait le plus ancien connu en Asie.

La Khorasmie (ou Khwarezm) était située au delta de l'Amu-Darya², entouré des immenses étendues de sable des déserts de Kara-Kum et Kizil-Kum. Elle correspondait très approximativement au Khanat de Khiva (englobé à présent dans la République soviétique de l'Ouzbékistan). Les limites de ce pays très ancien, qui s'étendait de la mer d'Aral² à l'empire parthe, accusèrent au cours des siècles des fluctuations à l'échelle asiatique. Intimement lié aux pays voisins, tantôt il les dominait, tantôt il en était le vassal.

La première grande expédition archéologique en Khorasmie, qui eut lieu de 1937 à 1940, mit au jour environ 400 stations archéologiques couvrant une période de 4000-5000 ans. Interrompues par la guerre, les fouilles reprurent en 1946, aidées par de nombreuses reconnaissances aériennes. Les sites archéologiques prospectés portent sur les périodes les plus diverses, mais afin de simplifier l'exposé, nous ne mentionnerons que les sites les plus caractéristiques pour chacune d'elles.

La Khorasmie, qui dans la première moitié du dernier millénaire av. J.-C. constituait probablement un grand empire, faisait depuis le VI^e s. av. J.-C. partie de

l'Iran achéménide. Les sites les plus caractéristiques de cette époque, situés au Sud de la mer d'Aral, sont Kalaly-Ghyr², Kiuzeli-Ghyr² et Bazar-Kala.

Du IV^e s. avant notre ère au I^{er} s. après J.-C., le pays, devenu indépendant grâce aux victoires remportées sur la Perse par Alexandre le Grand, connut une grande civilisation urbaine. Outre Djanbas-Kala, qui nous est déjà connu par sa civilisation néolithique, il y eut notamment Koï-Krylgan-Kala², cité de forme curieusement circulaire. Selon les résultats publiés, les sites de cette période renferment des sculptures, de petites fresques, de la céramique qui fait penser à celle trouvée en Afghanistan à Begram³, la plus ancienne inscription en caractères araméens, des rhytons en argile, des récipients ornés, etc. Les nombreuses statuettes de la déesse Anahita complètent les autres indices du culte mazdéen trouvés tout récemment.

C'est au cours de cette période que la région devint le point de départ des invasions qui submergèrent le royaume gréco-bactrien.

Sous les Kushana la Khorasmie participa à l'essor culturel et artistique qui nous est connu surtout comme art du Gandhara³. Ce furent en premier lieu les récentes découvertes de Toprak-Kala² et notamment de son palais, à présent célèbre, du III^e s. de notre ère : la «salle des rois», avec ses grandes statues en argile peinte des rois khorasmiens, de leurs épouses et de leurs «gardes noirs»; la salle des animaux avec des reliefs représentant des cervidés, des oiseaux et d'autres animaux; des statuettes féminines ornées de nombreux bracelets à la mode indienne et esquissant le geste pudique de la Vénus de Médicis, de grandes statues drapées à la grecque, et finalement de nombreuses fresques multicolores, qui ornaient les murs des chambres (femmes jouant de la harpe, musiciens, feuilles d'acanthé, sujets géométriques, etc.). Ces fresques permettent, à elles seules, de conclure à l'existence d'un centre artistique considérable. Le déchiffrement de 120 documents écrits sur de la peau ou des planchettes de bois, en ancien khorasmien, ne s'effectue qu'avec de grandes difficultés. A Toprak-Kala, comme à Djanbas-Kala, Tolstov trouva de grandes quantités de cendres blanches provenant de temples du feu; il rapproche cette découverte de celles faites par R. Ghirshman à Bishapur (Iran); on pourrait la rapprocher également, nous semble-t-il, de celle faite tout récemment par D. Schlumberger, à Surkh Kotal³ (Afghanistan).

Aux IV^e et V^e s. de notre ère ce fut la ruée des Huns Blancs (Hephtalites) vers l'Afghanistan et les pays adjacents. On connaît encore peu cette peuplade barbare. Sur la base de fouilles effectuées à l'Est de la mer d'Aral (au S.E. de Kazalinsk), notamment à Kesken-Kuïuk-Kala, on pense pouvoir localiser la région que les Hephtalites auraient habitée avant de s'être rués sur la Bactriane et en direction de l'Inde.

La Khorasmie a beaucoup souffert de l'invasion arabe. Une fois que l'Islam y fut solidement implanté, elle connut un âge d'or des lettres, des arts et des sciences, ainsi qu'une intensification de ses échanges internationaux. Sa plus grande ville, Urgentch, acquit la réputation d'une opulente et brillante métropole. Le shah de

Khorasmie appela au IX^e s. le célèbre Muhammad Ibn-Musa al-Khwarizmi (ou Alkorismi), fondateur de la mathématique arabe et notamment de l'algèbre.

Ce fut, en 1010, l'appel à la cour de Khorasmie du célèbre Al-Biruni, du non moins célèbre Ali ibn Sina ou Avicenne, ainsi que de toute une pléiade de savants, de poètes et de philosophes. Par comparaison, le centre artistique et culturel fondé en Afghanistan par Mahmud de Ghazni³ nous apparaît plutôt comme une réplique de l'illustre exemple offert par la Khorasmie. Période étrange, dont le rayonnement fait penser au Quattrocento de l'Italie, et dans laquelle la barbarie coudoyait une très belle civilisation.

En 1221 ce fut la dévastation de toute la région par les hordes de Genghis Khan.

Mentionnons enfin les fouilles effectuées ces toutes dernières années à la périphérie de la Khorasmie, sur la rive Est de la mer d'Aral, où Tolstov trouva un grand nombre de sites de l'âge du bronze, dans une région à présent inhabitée.

Les travaux de Tolstov jettent une nouvelle lumière sur un passé peu connu de l'Asie centrale, qui ne saurait plus être ignoré. Ainsi qu'il le dit: «La Khorasmie se présente comme un chaînon entre les steppes eurasiennes, les pays montagneux de l'Asie antérieure, la partie méridionale de l'Asie Centrale et l'Inde du Nord, un nœud où se joignaient les éléments de la Méditerranée orientale, indiens et nord-européens.»

CHAPITRE 3. TURKMENISTAN: ANCIENNE MARGIANE PARTHE⁴

Du point de vue archéologique, cette région est connue de l'Occident surtout par les fouilles d'Anau⁴, effectuées il y a une cinquantaine d'années, lors de l'expédition américaine de R. Pumpelly. Ce site renferme toute une suite de civilisations, à commencer par le néolithique postérieur: Anau I, approx. 4^e millénaire av. J.-C.; Anau II, du 3^e millénaire; Anau III, âge du bronze, 2^e millénaire; Anau IV, âge du fer, 1^{er} millénaire avant notre ère.

La céramique peinte de la civilisation d'Anau I a fait en Occident l'objet d'études, notamment en relation avec des civilisations semblables de l'Iran, de l'Afghanistan, du Belutchistan, ainsi que de la civilisation préarienne de la vallée de l'Indus.

Les fouilles effectuées récemment par l'archéologue soviétique M. E. MASSON, à Nissa (ou Nisa)⁴ et dans l'oasis de Merv⁴, ont retenu l'attention d'archéologues occidentaux, vu que cette ancienne province de l'empire parthe, contiguë à la Bactriane⁵, paraît avoir joué un certain rôle dans l'éclosion de l'art «gréco-bouddhique» du Gandhara³. Cet intérêt, si justifié qu'il soit, ne saurait nous faire oublier les autres régions voisines de l'Afghanistan qui font partie des républiques soviétiques d'Uzbekistan⁶ et du Tadjikistan⁷. Ni l'art gréco-bouddhique, ni les autres problèmes afférents à l'ancienne Bactriane, ne sauraient être étudiés en vase clos, en deçà du «rideau de fer».

L'empire parthe, auparavant province de l'empire séleucide, prit corps, comme pays indépendant, au milieu du III^e s. av. J.-C., donc sensiblement en même temps qu'eut lieu un mouvement analogue en Bactriane. Les Parthes, qui étaient une peuplade nomade originaire de l'Asie Centrale, nous ont laissé peu de villes, peu de temples, peu de documents écrits. Leur empire ne cessa de s'agrandir pour atteindre finalement l'Euphrate, ce qui leur assurait le monopole des relations commerciales entre Rome et la Chine. Sujet à de nombreuses attaques des Romains, l'empire parthe résista victorieusement et n'a jamais passé sous la domination de Rome. C'est ce qui explique en premier lieu notre ignorance au sujet de ce pays.

Le voile qui couvre ainsi le passé de cette région ne se dissipe que très lentement : il n'existe que peu de publications soviétiques concernant les fouilles de cette région. La maigre documentation dont nous disposons – bien tardivement parfois – tranche avec l'abondante littérature sur les fouilles dans d'autres régions, telles que la Khorasanie, l'Altaï, ou les sites du Tadjikistan. (L'on nous promet, toutefois, la publication prochaine d'une histoire du Turkmenistan, ainsi que d'un rapport sur les fouilles.)

A son apogée, au I^{er} siècle av. J.-C., l'empire parthe s'étendait de l'Oxus (Amu-Darya) à l'Euphrate. Il comprenait, entre autres, l'Iran, la Médie et l'Arménie. Dans leur expansion vers l'Ouest, les Parthes nomades déplacèrent leur capitale : la première avait été dans la Margiane, partie originelle de l'empire⁴ ; la seconde fut Ecbatane (auj. Hamadan) ; la troisième capitale, Ctésiphon, était située sur le Tigre, donc dans la partie occidentale de l'empire agrandi. La ville de Dura-Europos, située sur l'Euphrate, et bien connue des archéologues occidentaux, faisait alors également partie de l'empire. Nous insistons sur le fait que cette ville séleucide n'était que le pôle occidental du pays, tandis que Merv en Margiane, éloignée de Dura de plusieurs milliers de kilomètres, en était le pôle oriental. Le Parthe était probablement plus «chez lui» à Merv qu'à Dura-Europos. L'empire parthe subissait d'une part l'influence hellénique et celle, plus familière, de l'Iran, mais il sentait également le souffle des steppes d'Asie Centrale, dont les Parthes étaient originaires. C'est ce qui explique le caractère hybride du pays : les villes étaient en grande partie hellénisées – même si c'était parfois un hellénisme de complaisance et de bon ton ; la campagne ne l'était pas et l'hellénisme se défendait sans répit contre la marée indigène des steppes. Soumis à l'hellénisation romaine, l'empire combattait également Rome. En matière religieuse, le culte assyrien, venu de l'Ouest, s'entremêlait au mazdéisme, qui paraît avoir été relativement important dans la partie Est du pays. Il est probable qu'en fait, c'est le culte mazdéen de Ahura-Mazda, de Mithra et de la déesse Anahita qui prédominait.

Si nous insistons sur le caractère composite et en apparence contradictoire de l'Empire, c'est que l'optique occidentale – Dura-Europos – ne saurait probablement pas suffire. C'est ici que les fouilles soviétiques dans le Turkmenistan Sud acquièrent toute leur valeur, en servant, le cas échéant, de contrepartie à un point

de vue exagérément europocentrique. Ces fouilles ont, en outre, aidé à élaborer une chronologie de l'empire des Parthes.

Les premières fouilles à Nissa⁴ ont eu lieu déjà en 1930-36. Mais ce n'est que dès 1946 qu'eurent lieu les grandes fouilles de l'expédition archéologique intégrale dans le Turkmenistan Sud (abréviation usuelle en russe «IUTAKE»), sous la conduite de M. E. Masson. Les fouilles qui portent sur deux sites – celui de Staraya Nissa et de Novaya Nissa (ancienne et nouvelle Nissa) – couvrent la période du II^e s. av. J.-C. au III^e siècle de notre ère.

La rencontre de la Grèce avec les steppes barbares est saisissante : des chapiteaux helléniques, des statues en marbre ou en bronze, des scènes mythologiques y voisinent avec des sujets animaux de l'Asie Centrale. Des rhytons en ivoire, représentant un grand motif animalier, reflètent quatre provenances différentes : ivoire de l'Inde, éléments d'ornementation hellénique, éléments iraniens, et finalement le sujet animal de l'Asie Centrale. Des gemmes représentent Nike, sur d'autres on trouve un chameau ; les inscriptions sur les gemmes sont en majeure partie en caractères araméens.

Une découverte particulièrement importante fut celle de 1300 jarres à vin avec des inscriptions en langue parthe, mais en caractères araméens, datant du début du I^{er} siècle avant notre ère. Selon les savants soviétiques M. M. DIAKONOV, I. M. DIAKONOV et V. A. LIVSHITZ, il s'agirait des plus anciens documents parthes de la Parthiane proprement dite que nous possédions ; les sources connues auparavant étaient grecques, romaines, araméennes et chinoises. Malgré les grandes difficultés rencontrées, le déchiffrement suit son cours.

Les fouilles continuent à Nissa de nos jours. Des registres trouvés en 1956 relèvent du calendrier zoroastrien.

Au cours des dernières années de nombreux autres sites allant du 4^e au 2^e millénaires av. J.-C. ont été trouvés dans la même région, notamment à Namazga-tepe⁴. A Nissa même on a exhumé en 1956 ce qui est probablement le plus ancien site néolithique connu en Asie Centrale.

D'autres fouilles décrites par V. M. MASSON (ne pas confondre avec M. E. Masson) portaient sur des sites ensevelis par les sables à proximité de Merv. Ils ont trait à la fin de l'époque du bronze et au début de l'époque du fer, c.-à-d. au début du I^{er} millénaire av. J.-C. Ces fouilles démontrent l'existence à cette époque d'une organisation politique. Comme la Margiane était étroitement associée à la Bactriane voisine, la même remarque s'applique probablement à celle-ci.

CHAPITRE 4. BACTRIANE, SOGDIANE⁵

Selon des archéologues soviétiques qui se basent notamment sur les fouilles des toutes dernières années, il y aurait eu en Bactriane⁵ de grandes villes déjà au début du I^{er} millénaire avant notre ère. La Margiane⁴ et la Transoxiane⁵ auraient cons-

titué, sinon politiquement, du moins culturellement un seul territoire. Ainsi Balkh⁵, à présent dans la partie afghane de la Bactriane, aurait été une grande ville déjà dans la première moitié du I^{er} millénaire av. J.-C.

Les territoires bactriens situés sur la rive droite de l'Amu-Darya se trouvent à présent répartis entre l'Uzbekistan⁶ et le Tadjikistan⁷ soviétiques; les anciens territoires sogdiens font partie de l'Uzbekistan.

L'Académie des Sciences de la R. S. S. Tadjik, constituée il y a quelques années, a déployé une activité remarquable: ses nombreuses publications permettent de se documenter sur les fouilles de cette région qui est, du point de vue archéologique, d'un intérêt prodigieux.

Du côté de l'Uzbekistan, il y eut en 1926-28 l'expédition archéologique du Musée des Civilisations orientales de Moscou, sous la conduite de B. P. DENIKE, auquel nous devons les premières fouilles soviétiques de Termez⁸ - ancienne Demetria -, tête de pont soviétique sur la rive droite de l'Amu-Darya, en face de l'Afghanistan. Cette ville avait connu un épanouissement sous les rois kushana et une renaissance islamique aux XI^e et XII^e s. (Figurines gréco-bouddhiques, stupa bouddhique, château islamique, etc.)

La découverte faite en 1932 par M. E. Masson de la célèbre frise «gréco-bouddhique» de Airtam, à 15 km de Termez, attribuée au I^{er} s. av. J.-C., donna une impulsion nouvelle aux fouilles. L'expédition Masson de Termez et de Airtam (1936-38), mit au jour de nombreux vestiges de la civilisation kushana, dans laquelle les éléments locaux se mêlent aux éléments helléniques et, dans une moindre mesure, indiens.

Une expédition importante, «Sogdo-Tadjik», fut organisée en 1946-47 par la branche tadjik de l'Académie des Sciences et poursuivie en 1948-50 sous le nom «Expédition Tadjik» par l'Académie Tadjik des Sciences, ainsi que par le Musée de l'Ermitage.

Le chef de cette expédition, A. YAKUBOVSKIY, s'entoura d'une pléiade d'archéologues de renom, tels que DIAKONOV, OKLADNIKOV, BELENITZKIY, SMIRNOVA, TERENOJKIN, etc. Belenitzkiy explora d'abord la région de la rivière Vakhsh⁸, pour se concentrer par la suite sur le site, devenu célèbre, de Piandjikent (voir ci-après). Le groupe Diakonov explora depuis 1950, pendant des années, plus particulièrement la région du fleuve Kafirnigan⁸. Ce furent les belles fouilles de Kalai-Mir⁸, ancienne ville bactrienne (située sur l'emplacement de Mikoyanabad actuelle). Bien antérieure au royaume gréco-bactrien, elle accusait déjà mainte influence hellénique. Ce fut en outre Kei-Kobad-Shah⁸, ville bactrienne fortifiée du III^e ou II^e s. avant notre ère, qui existait encore sous les rois kushana, et dont le plan rappelle celui de Begram³, bien connu par les fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan. L'exploration de Kei-Kobad-Shah est encore peu avancée et une continuation des fouilles pourrait donner des résultats intéressants.

Les objets provenant de ces fouilles se trouvent principalement au musée de Stalinabad.

Cette région du Kafirnigan est connue de l'Occident grâce au célèbre «Trésor de l'Oxus», déposé au British Museum. Ce trésor, provenant prétendûment de Kobadian⁸ (à présent Mikoyanabad), a été décrit en 1905 par O. M. Dalton, qui lui attribuait une origine iranienne. Sur la base des fouilles plus récentes, on peut admettre qu'il s'agit d'objets où les éléments scythes et iraniens se joignent, mais qu'ils ne proviennent pas d'un seul endroit et sont loin de se référer tous à la même période. C'est du reste également le cas, même dans une plus grande mesure, de l'admirable collection «gréco-bactrienne» du Musée de l'Ermitage à Leningrad, décrite par Mme K. Trever; ces pièces, en partie d'origine inconnue ou trouvées loin de la Bactriane, dépassent parfois le cadre de ce que nous sommes habitués à appeler «gréco-bactrien». Un nouvel examen des deux collections, fait à la lumière des récentes découvertes soviétiques, notamment quant à l'art scythe, pourrait jeter de nouvelles lumières sur la chronologie et la provenance des objets.

L'exploration de la vallée du Vakhsh⁸, commencée ainsi que nous le disions plus haut, en 1947 par Belenitzkiy, fut poursuivie en 1953-54 par B. A. LITVINSKIY, mais elle est loin d'être achevée. Parmi les sites, il y a notamment la ville fortifiée de Lagman⁸, sur la rive gauche du Vakhsh, Kum-tepe⁸, ainsi que Kukhna-Kala⁸, dont le plan rappelle à l'instar de Kei-Kobad-Shah, celui de Begram³, en Afghanistan.

Mentionnons encore les fouilles effectuées dès 1949 dans la région de Termez (Uzbekistan) par le groupe de Surkhan-Darya⁸, confluent tout proche de l'Amu-Darya, sous la direction de L. J. ALBAUM, et se rapportant principalement à la période kushana. Les maigres renseignements dont nous disposons font état de Zar-tepe⁸, du tout proche Khairabad-tepe⁸, et des fouilles plus récentes du sanctuaire de Balalyk-tepe⁸, avec ses magnifiques fresques du V^e-VI^e s. après J.-C. Parmi les trouvailles où l'on distingue des éléments bouddhiques, helléniques et indiens, et qui se réfèrent pour la plupart à la période allant du I^{er} s. avant au VII^e s. après J.-C., il y a notamment des bases de colonnes, comme celles de Termez, de la céramique des III^e-I^{er} s. av. J.-C., des statuettes helléniques et notamment des singes en terre cuite, analogues à ceux trouvés à Khotan, dans le lointain Turkestan chinois, et qui sont d'inspiration indienne et bouddhique. Les fouilles, poursuivies de nos jours, mériteraient d'être suivies de près.

Le chef des fouilles archéologiques du Tadjikistan, Yakubovskiy, est mort en 1953; M. M. Diakonov qui lui succéda, mourut à son tour, en juin 1954. Son successeur est A. M. Belenitzkiy.

Parmi les sites archéologiques sogdiens, donc situés plus au Nord, le plus célèbre est celui de Piandjikent⁹. Commencées en 1947 par A. Yakubovskiy, ces fouilles furent reprises peu de temps après par A. M. Belenitzkiy; elles continuent de nos jours. Le site, apparemment inépuisable, se compose d'une forteresse, de la ville

avec ses faubourgs, ainsi que d'une nécropole. Comme il a été abandonné par ses habitants dans la première moitié du VIII^e s. lors de l'invasion arabe et n'a plus été habité depuis lors, les archéologues ont la joie de trouver en lui le témoignage de la civilisation sogdienne d'une brève époque bien déterminée (surtout du VII^e et de la première moitié du VIII^e s. de notre ère).

Piandjikent doit sa récente célébrité aux nombreuses fresques qui ornaient ses sanctuaires, mais également ses édifices civils, et qui présentent une grande importance pour l'étude de l'ancienne Sogdiane⁵. Leur découverte suivit de deux ans celle faite par Tolstov en Khorasmie. Certaines parmi les scènes représentées paraissent avoir un caractère cultuel. S'agit-il du bouddhisme, du mazdéisme, du manichéisme ou d'autres cultes ? On ne le sait pas encore. Certains rites de Piandjikent paraissent se rattacher au culte mazdéen, mais tel n'est pas le cas des ossuaires. Divers indices permettent de conclure à la coexistence de plusieurs cultes, qui se seraient entremêlés. Même le christianisme avait pénétré très tôt dans ces régions. Ainsi il y avait un évêque nestorien au début du IV^e s. à Merv, et à Samarkand au début du VI^e s.

La ville de Piandjikent ayant été incendiée lors de l'invasion arabe, les archéologues ont pu recueillir de nombreux fragments de sculpture sur bois, carbonisés, mais non pourris. Parmi les plus belles trouvailles, il y a celle faite en 1954 de grandes statues de femmes, artistiquement sculptées sur bois et où une interprétation locale et personnelle garde le reflet de l'Inde septentrionale. Ces sculptures précèdent de nombreux siècles les plus anciennes sculptures en bois que nous connaissons en Asie Centrale.

Si les fresques de Piandjikent font penser à celles découvertes par von Le Coq au Turkestan chinois, à Kyzil, certaines sculptures et certains modelages, tels que dragons fabuleux aux queues entrelacées, hippocampes, ainsi que rinceaux de vigne avec grappes, peuvent faire penser à Shotorak³ (Afghanistan).

Chose curieuse, une statue celte trouvée dans le midi de la France (Roquepertuse) et qui représente un personnage en pose bouddhique accroupie, frappe par son style semblable à celui des seigneurs sogdiens représentés sur les fresques de Piandjikent.

Mentionnons, en relation avec le Piandjikent, une expédition organisée en 1933 par l'Académie des Sciences. Son chef, A. A. FREIMAN, explora un château sogdien, Kalāi Mug, sur le mont Mug⁹ (Uzbekistan), ayant appartenu au dernier seigneur de Piandjikent et qui fut détruit au début du VIII^e s. de notre ère. Ces fouilles, peu connues, paraissent avoir donné des résultats de grande valeur. Des documents rédigés en arabe, en chinois, en turc et en sogdien, et dont certains se rapportent à Piandjikent, témoignent de la multiplicité des civilisations de cette région.

Mentionnons, en outre, Muntchak-tepe (plus au Nord, près du Syr-Darya), enfoui dans des champs de coton, où Diakonov trouva un beau chapiteau corinthien en pierre et, en 1953, l'emplacement d'un culte du feu.

C'est encore en Sogdiane qu'eurent lieu en 1945-48 les fouilles faites par A. J. Terenojkin à Afrasiab, situé sur l'emplacement de Samarkand⁵. Des fresques y avaient été trouvées en 1913 déjà, mais s'étaient immédiatement détériorées. Samarkand fut habitée du VI^e s. avant notre ère à 1220; de nombreux objets témoignent de la longue suite et de l'enchevêtrement de ses civilisations. Il y en a parmi eux qui sont d'inspiration mazdéenne et la déesse Anahita n'y manque point. Des statuettes en terre cuite font la synthèse entre la mythologie grecque et les types humains locaux. Le site, encore peu exploré, paraît receler de nombreux objets pré-helléniques.

Citons également le site de Tali-Barzu, ville planifiée avec forteresse, à 6 km au Sud de Samarkand. Les fouilles effectuées en 1936-40 par G. V. GRIGORIEV portent sur de nombreux siècles avant et après J.-C.

Un autre site archéologique du plus haut intérêt est celui de Varakhsha⁹. V. A. SHISHKIN, qui l'a exploré en 1937-39 déjà, puis de 1947 à 1953, y trouva dans un château du VII^e s. de notre ère, outre des êtres fantastiques modelés en stuc et des sculptures sur bois qui témoignent d'influences iraniennes et indiennes, également de remarquables fresques, mieux conservées que celles de Piandjikent et attribuées généralement au VII^e ou VIII^e s. de notre ère. Une fresque contient une scène de chasse, où les chasseurs montés sur un éléphant blanc combattent des animaux fantastiques.

Ces fresques, malheureusement peu connues, montrent une analogie frappante avec celles de Piandjikent et de la Khorasmie; les scènes avec les éléphants nous font penser aux scènes semblables du Turkestan chinois, notamment de Kyzil et Kumtura. Sous la puissante dynastie des T'ang, le protectorat chinois s'étendit du reste à partir du milieu du VII^e s. à l'Asie Centrale.

Des fouilles plus récentes ont mis à jour à Varakhsha⁹ une nécropole mazdéenne.

Quant aux fouilles préhistoriques, nous ne pouvons que mentionner les travaux de A. P. OKLADNIKOV, qui a prospecté notamment les régions de Hissar¹⁰, des Pamirs¹⁰, du Syr-Darya², Vakhsh⁸, Kafirnigan⁸, etc. Les sites couvrent l'âge de la pierre (paléolithique et néolithique), à commencer par l'acheuléen et le moustérien.

Les archéologues soviétiques ont ainsi exhumé dernièrement en Asie Centrale des centres culturels et artistiques remarquables. Des découvertes comme celles décrites ci-dessus, ou celles faites en Khorasmie par Tolstov, jettent une lumière nouvelle sur le passé de cette région. Elles confirment et complètent, en outre, ce que nous savions déjà des Sogdiens et du grand rôle qui a été le leur dans la diffusion de la civilisation en Asie Centrale. Selon les auteurs soviétiques, c'est la colonisation sogdienne vers la Chine, amorcée déjà au III^e s. après J.-C., qui aurait exercé une forte influence sur la création artistique au Turkestan chinois. L'art de cette région refléterait, selon eux, des influences sogdiennes – peu connues jusqu'à présent – plutôt que des influences sassanides.

CHAPITRE 5. PAMIRS, TIEN-SHAN, FERGHANA, SEMIRETCHIE

Il est difficile de rendre justice en quelques mots au remarquable archéologue soviétique A. M. BERNSTAM (mort en 1956), qui a prospecté l'immense région située dans la boucle S.E. de l'URSS (Tadjikistan Est) et toute la région située au Nord de cette boucle en direction du lac Balkash (principalement RSS de Kirghisie¹¹).

C'est que Bernstam était un archéologue nomade, à l'échelle de l'Asie, d'une mobilité et d'une ubiquité presque inquiétantes. Il ne se cantonnait pas dans une seule région qu'il aurait étudiée à fond, mais tel un chevalier errant moderne, il ne craignait pas de parcourir d'immenses espaces et de s'occuper de millénaires. En quelques années il a parcouru plus de 40 000 km, depuis les déserts du Syr-Darya jusqu'aux oasis des vallées de la rivière Illi¹¹, à la vallée de la rivière Tchu¹¹, à la vallée de Ferghana¹², aux plus hauts plateaux des Pamirs¹⁰ et du Tien-Shan¹⁰, ainsi qu'aux plaines de Tashkent⁶. Les écarts dans l'altitude des sites explorés par lui sont également énormes, variant de 300 à 4000 mètres. Beaucoup d'endroits mentionnés par Bernstam nous étaient déjà familiers par les récits du célèbre moine bouddhique du VII^e s. de notre ère, Hiuan-Tsang.

Bernstam a dit de lui-même qu'il marchait sur la trace des peuplades préhistoriques, des Saka et autres peuplades iraniennes du VI^e au I^{er} s. av. J.-C., des Huns et d'autres peuplades turques (I^{er} s. av. J.-C. au VIII^e s. de notre ère), des Karakitaï (XI^e et XII^e s.), ainsi que des Mongols (XIII^e–XIV^e s.). Si cette immense aire chargée d'histoire nous a laissé peu d'édifices, ses nombreuses sépultures présentent un grand intérêt archéologique. Bernstam a ainsi embrassé ou complété les travaux de nombreux autres archéologues, tels que Sir Aurel Stein (Turkestan), Tolstov (Khorasmie), Yakubovskiy (Sogdiane), Belenitzkiy (Sogdiane), Masson (Turkmenistan), Rudenko (Haut-Altai), Okladnikov (préhistoire), Diakonov (Bactriane), et d'autres. Il s'est efforcé d'établir la chronologie de chaque région, chose difficile entre toutes, car les classifications « passe-partout » n'y sont pas applicables : la configuration du terrain – en partie haute montagne –, les grandes distances et les difficultés d'accès ont formé des « poches », où l'on peut constater des décalages et de nombreuses exceptions. Ainsi une population a pu s'établir dans la plaine et non pas dans des montagnes toutes proches ou vice-versa ; telle civilisation a pu atteindre les montagnes plus tard que les vallées, mais a pu survivre dans un réduit montagneux, alors qu'elle avait disparu dans la plaine toute proche.

La multiplicité des explorations de Bernstam trouve son pendant dans une multiplicité de travaux dispersés – en règle générale publiés seulement en russe –, ce qui rend difficile une vue d'ensemble. Citons parmi ses entreprises majeures l'expédition archéologique du Semiretchië¹², de 1938–1941. Elle comprenait notamment des explorations du plus haut intérêt dans la vallée de la rivière Tchu¹¹, con-

duites en partie en relation avec la construction d'un grand canal. Ce fut ensuite de 1944 à 1949 l'expédition au Tien-Shan¹⁰ central, au Pamiro-Alaï¹⁰, et finalement, en 1950-51, la prospection archéologique de la chaîne du Pamir¹⁰.

Les objets provenant des fouilles effectuées par Bernstam se trouvent au Musée National de Frunze¹¹, au Musée Central de Alma-Ata¹³ et à l'Ermitage.

Si Bernstam n'aime pas le terme «Scythes» – il le met toujours entre guillemets –, il mentionne souvent les Saka, nomades qui occupaient un territoire immense et dont il a trouvé des tombeaux par milliers, dans la plaine du Ferghana, aussi bien qu'au Pamir jusqu'à une altitude de 4000 m. La période «Saka» qu'il situe du VIII^e au III^e s. av. J.-C. est caractérisée par une création artistique remarquable : céramique, sculptures et reliefs en bronze et en pierre, sculptures en bois, et finalement «l'art des steppes» (voir aussi à ce sujet le dernier chapitre du présent travail, consacré aux Scythes).

Ainsi que nous le montrent les beaux travaux de KISSELEV, cet art s'apparente à l'art, pour ainsi dire contemporain, dit «Tagar», de la région de Minussinsk¹⁴, en Sibérie, où l'art du bronze connut son apogée. Il y a donc parenté étroite, sinon identité, entre la civilisation «Tagar» étudiée par Kisselev, la civilisation «Saka» de Bernstam et la civilisation «Scythe» du Haut-Altaï¹⁵, telle qu'elle nous est connue grâce à RUDENKO.

Les fouilles de la vallée du Tchu¹¹ et celles qui ont été exécutées sur la rive Sud du lac de Issyk-Kul¹¹, mirent au jour des bijoux en or, des diadèmes finement ciselés et des ornements avec la représentation de Silène et de Méduses.

Nonobstant l'influence grandissante de la Chine, la civilisation bouddhique des Kushana, qui prit un grand essor au II^e s. de notre ère, se répandit également au Ferghana, ainsi qu'en témoigne notamment la belle céramique exhumée par Bernstam.

D'autres découvertes du plus haut intérêt ont trait à des siècles postérieurs. Les vagues d'immigration sogdienne du V^e et du VIII^e s. amenèrent un changement culturel important, car la population de la Sogdiane fut d'abord devant les Huns Hephthalites et ensuite devant les Arabes (voir chap. 4, Piandjikent). L'apport économique aussi bien que scientifique et artistique des réfugiés sogdiens, Huguenots de l'antiquité, fut profitable à leur nouvelle patrie.

C'est à regret que nous devons passer sur les vagues successives de diverses peuplades, notamment turques, tout en insistant sur l'hallucinante succession ou coexistence d'une multitude de cultes et de civilisations. Les milliers de sépultures qui portent sur des milliers d'années, indiquent en effet que cette région a été de tout temps un creuset de peuples et présentait un incessant mélange de races, de langues et de religions. La thèse adoptée par Bernstam est que l'Asie Centrale est plus que la périphérie de la civilisation iranienne, ce dont on ne saurait plus douter ; l'auteur exprime en outre la conviction que la civilisation de l'Asie Centrale était une création originale, produite par l'effort millénaire de la population locale.

Mentionnons pour clore un aperçu par trop rapide et par conséquent superficiel, l'exploration par Bernstam d'un site grandiose, sur la crête de Ferghana¹⁰, à 3000 m d'altitude: Saïmala-Tash, qui comporte des dizaines de milliers de gravures rupestres depuis l'âge du bronze jusqu'au VIII^e s. de notre ère. Ce sont, sur une échelle immense, 2000 ou 3000 ans d'histoire gravés dans la pierre.

Les fouilles continuent de nos jours et l'aire couverte par elles ne cesse de grandir. Ainsi des fouilles effectuées ces dernières années par L. I. REMPEL ont fait découvrir au Kazakhstan Sud¹³ (région de Djambul¹³) de nombreux tombeaux mazdéens et nestoriens du VII^e au IX^e s. Ces deux cultes paraissent avoir coexisté avec le chamanisme et divers cultes locaux.

CHAPITRE 6. HAUT ALTAÏ: ART DES SCYTHES

Linguistiquement iraniens, les Scythes présentaient un aggloméré de races; le mot «scythe» était utilisé par les Grecs pour désigner globalement les peuplades scythes et alliées, tandis que les Perses et les Indiens les désignaient sous le nom de «Saka».

Il ne s'agit pas ici de traiter des Scythes dans leur ensemble; extrêmement vaste, le sujet déborderait le cadre étroit de «l'archéologie soviétique en Asie». Barbares, sauvages et illettrés, mais à quel point fascinants, ils habitaient d'immenses étendues qui allaient de la Mongolie aux Carpathes. Cavaliers et archers intrépides, ces nomades pasteurs, originaires de l'Asie, se répandirent vers l'Ouest et le Sud, sous la pression de leurs voisins sarmathes. Des tombeaux scythes se trouvent en grand nombre dans la Russie d'Europe, dans les Balkans et en Hongrie. Au VII^e s. avant notre ère les Scythes ont même atteint l'Égypte, sans toutefois y rester. Au siècle suivant ils s'emparaient de l'empire d'Urartu, situé en face de l'Assyrie (voir chap. 1). Leur influence s'est fait sentir, indirectement, jusqu'en Scandinavie, en Europe occidentale et méridionale.

Hérodote (V^e s. av. J.-C.) nous a laissé une description imagée des Scythes d'Europe et de leurs mœurs sauvages. Il nous raconte qu'on tuait la femme et les serviteurs du mort et qu'on les ensevelissait dans la même chambre mortuaire, ensemble avec ses chevaux et une quantité d'ustensiles, dont beaucoup en or. Les fouilles russes montrent que, dans l'ensemble, il ne s'agit nullement d'une légende, mais de faits véridiques.

Dans leur poussée vers l'Ouest, les Scythes occupèrent les territoires de la Russie du Sud et prirent pied notamment en Crimée, où il y avait déjà des colonies helléniques florissantes. Chose curieuse, ils y devinrent sédentaires et fondèrent des villes, notamment Neapolis (emplacement de Simféropol), qui fut leur capitale jusqu'au III^e s. de notre ère.

Dans ce vaste monde des Scythes nous ne choisirons qu'un seul endroit, bien déterminé, situé dans le Haut-Altai¹⁵, la grande nécropole de Pazyryk, qui témoigne du passé d'une peuplade alliée aux Scythes.

Les tombeaux de l'Altaï ont été, à vrai dire, découverts il y a un siècle déjà, par V. V. Radlov. A partir de 1929 ils ont fait l'objet de fouilles systématiques effectuées par S. I. RUDENKO, assisté de M. P. GRIAZNOV (expédition du Musée ethnographique de l'Etat). Le site de Pazyryk¹⁵ se trouve à 1650 m d'altitude, dans un endroit très solitaire. Interrompus pendant la guerre, les travaux furent repris en 1947 et continuèrent pendant plusieurs années. Les archéologues n'y étaient, hélas ! pas les premiers : depuis la fin du XVII^e s. les tombeaux scythes de Russie avaient été systématiquement pillés ; peu d'entre eux avaient échappé à ce sort. Cette « chasse aux trésors » avait procuré au Musée de l'Ermitage, comme à d'autres musées russes, des trésors inestimables. Le seul Ermitage possède une collection de plus de 10 000 plaquettes en or, sur lesquelles reposaient les têtes des Scythes défunts. C'est que l'or était alors moins précieux que le fer ! La provenance et l'époque de ces objets ne peuvent, en règle générale, plus être exactement déterminées. Nous savons par contre que les objets accumulés qui relèvent en grande partie de l'art animalier scythe, « l'art des steppes », accusaient au début des affinités avec l'art assyro-babylonien ; plus tard c'est l'élément hellénique qui prédomina.

Rudenko, comme au siècle précédent Radlov, a eu la chance extraordinaire de trouver des tombeaux gelés en permanence. Et pourtant Pazyryk ne se trouve pas dans la région glacière. Les tombeaux étaient couverts de terre et de pierres : l'eau qui s'y était aussitôt infiltrée avait gelé, mais vu l'isolation que formaient ces pierres, elle n'a plus dégelé. Grâce à ce concours exceptionnel de circonstances, tout le contenu des tombeaux s'est parfaitement bien conservé, même les corps humains, des produits en bois, en peau, des tissus de laine et de soie, des tapis, des fourrures, de la chaussure et d'autres vêtements, des cadavres de chevaux, une grande quantité de harnachements merveilleusement ornés, etc. Il n'y manquait même pas un corps d'homme richement tatoué, et dont les dessins se sont mieux conservés que les fresques dans la plupart des autres sites. Parmi les produits comestibles il y avait du fromage, qui a gardé un peu de son goût.

Rudenko admet comme date probable le V^e s. et le début du IV^e s. av. J.-C. KISSELEV, le grand spécialiste de toute la région qui comprend la Sibérie, accepte tout au plus les IV^e et III^e siècles. D'autres savants avancent ces dates de un ou deux siècles. L'on peut admettre – et plusieurs considérations militent dans ce sens – que les tombeaux ne provenaient pas tous de la même période.

Les Scythes n'ont pas eu, en Asie, de villes en maçonnerie. Tout ce qu'ils nous ont laissé, est le contenu de leurs tombeaux. Mais quel contenu ! Même si une description artistique des objets sort du cadre que nous nous sommes imposé, peut-on parler des Scythes sans mettre en évidence cet art des steppes, âpre et raffiné, d'un dynamisme et d'une fantaisie hallucinants ? Ce sont pourtant en grande partie seulement de petits objets portatifs, parmi lesquels les ornements des harnachements jouaient le premier rôle. Ces nomades portaient, en effet, tout sur eux. Ils

nous ont laissé, entre autres, de nombreuses représentations d'êtres fantaisistes, d'inspiration assyrienne et babylonienne, des hippocampes d'inspiration grecque, des griffons fantastiques et trépidants de vie.

Par comparaison, les animaux fabuleux d'Urartu, inspirés par l'Assyrie, nous paraissent pétrifiés, leur nature composite nous frappe comme irréelle. Rien de pareil à Pazyryk : qu'importe si les griffons ou les tritons existent en réalité ou non ; on est entraîné dans un tourbillon, on ne voit que la vie déchaînée, le dynamisme exubérant. Les êtres les plus fantaisistes deviennent réels.

Mentionnons enfin le plus ancien tapis noué que nous connaissions, trouvé à Pazyryk ; avec ses quatre mètres carrés il comptait environ 1 250 000 nœuds. Un autre tapis, plus grand, en velours de feutre, est également devenu célèbre par ses représentations mythologiques admirablement conservées.

Tolstov et Kisselev ont eu le grand mérite d'analyser l'art des Scythes en relation avec celui de la Mésopotamie, de l'Asie Mineure, de la Perse, de la Grèce archaïque, de l'hellénisme et de la Mongolie. L'art scythe a beaucoup emprunté, mais il a aussi beaucoup donné. Son ferment s'est fait sentir jusque dans l'Europe septentrionale et occidentale. Il se manifeste encore de nos jours dans l'art populaire de l'Europe de l'Est.

Pazyryk est plus qu'un lieu archéologique : c'est aussi un musée ethnographique de premier ordre. L'Asie ressuscite devant nos yeux ; Hérodote est réhabilité.

On peut admettre que les pièces d'orfèvrerie trouvées dans les tombeaux scythes étaient en grande partie produites par des artistes et des artisans helléniques des bords de la mer Noire. Une vraie symbiose économique et artistique s'était établie entre les Scythes et les Grecs de cette région. L'art des steppes, l'art hellénique et l'artisanat grec s'étaient unis en une production artistique fascinante. Les artisans grecs adaptèrent leur art consommé à des sujets barbares, la mythologie grecque coudoyait l'art animalier des steppes apporté par les Scythes, mais lui-même fortement influencé par l'Iran et la Mésopotamie. N'y a-t-il pas une certaine analogie entre ce processus et celui qui a présidé quelques siècles plus tard à l'éclosion de l'art gréco-bouddhique du Gandhara et de l'art indien de Mathura ? Ce fut alors aussi l'union de l'artisanat hellénique avec l'idéologie d'Asie. Le Buddha apollinien du Gandhara ou de l'Inde nous fait penser au Silène barbu, vêtu de longs pantalons, tel qu'il a été trouvé en Crimée.

L'existence de liens entre l'art scythe et le lointain art des Celtes n'est plus mise en doute. Nous avons déjà mentionné au ch. 1^{er} les relations entre Urartu et le monde gréco-romain, et au ch. 4 les relations, plus récentes il est vrai, entre le Piandjikent sogdien et les Celtes. Ces quelques exemples illustrent l'existence de contacts intellectuels entre l'Asie Centrale et l'Occident.

Selon certains archéologues, l'empire des Parthes aurait joué un rôle décisif dans l'éclosion de l'art du Gandhara ; un des indices serait fourni par la présentation fron-

tale des personnages reproduits, qui serait commune à l'art de ces deux régions. Si l'influence parthe nous paraît indéniable, nous nous demandons si l'on peut vraiment opposer la frontalité parthe à l'art de l'Asie Centrale, comme si le fait caractéristique de celle-ci était la présentation de profil. Ceci n'est pas toujours le cas. Par contre nous retrouvons cette frontalité dans l'art gréco-scythe de la mer Noire.

La chaîne du Caucase n'a pas empêché les Scythes d'emprunter à la Mésopotamie et à l'Iran de nombreux motifs artistiques. En ce qui concerne le contact avec l'hellénisme, le Caucase menait toutefois, sinon à une impasse, du moins à des régions montagneuses et désertiques. D'autre part, l'empire parthe isolait de l'Occident le petit monde hellénique de la Bactriane, ainsi que le Gandhara. L'existence de cet obstacle a, par contre, favorisé l'emploi de la voie maritime et par là l'apport de l'Inde. Ne serait-il pas concevable que la civilisation gréco-romaine ait pénétré en Asie également par une voie terrestre située bien plus au Nord? Taxila est plus proche de l'Amu-Darya que de l'Euphrate; l'Asie Centrale plus proche de la mer Noire que de l'Anatolie et de la mer Egée. Les Kushana, sous lesquels l'art du Gandhara a eu son apogée, étaient une peuplade de l'Asie Centrale, apparentée aux Scythes. La diffusion de l'hellénisme en Asie semble s'être opérée par une multitude de voies. Seule une étude plus approfondie des trouvailles soviétiques en relation avec les travaux des archéologues occidentaux nous apprendra si et dans quelle mesure l'influence hellénique a été transmise également par une voie septentrionale allant de la mer Noire à la mer d'Aral.

GLOSSAIRE GÉOGRAPHIQUE

(les numéros ont trait aux renvois dans le texte)

1. ARMÉNIE, en Transcaucasie, c.-à-d. au S. du Caucase. Capitale: Erevan. Au N.E.: lac Sevan. Le lac de Van est à présent en territoire turc. Près d'Erevan: Karmir Blur avec Teïshebäini. A 20 km à l'E.: Garni. Satani-dar: au N.O. d'Erevan, près de la frontière turque.

2. KHORASMIE. L'Amu-Darya, anciennement Oxus, se jette dans la mer d'Aral, rive S. (Le Syr-Darya ou Yaxartes, s'y jette au N.E.). Djanbas-Kala: N.E. de Turtkul, à l'E. de l'Amu-Darya. Kalaly-Ghyr, Kiuzeli-Ghyr: O.O.N. de Khiva, à l'O. de l'Amu-Darya. Koï-Krylgan-Kala: à proximité de Djanbas-Kala. Toprak-Kala: au N. de Turtkul, à quelques km à l'E. de l'Amu-Darya.

3. SITES AFGHANS. Begram: à 60 km au N. de Kabul; jadis centre bouddhique important. A proximité couvent bouddhique de Shotorak. Surkh Kotal: site archéologique en Bactriane afghane, exhumé récemment. Gandhara: se situe entre Kabul et la région de Peshawar (Pakistan); centre de l'art gréco-bouddhique. Ghazni: ville située entre Kabul et Kandahar.

4. TURKMENISTAN. Capitale Ashkhabad; autres villes: Krasnovodsk, Tchardju,

Mary (Merv, un des centres de l'ancienne Margiane; probablement Alexandrie de Margiane), Anau, Nissa, Namazga-tepe: tout près de la capitale.

5. BACTRIANE: l'ancien royaume hellénique, avec Balkh comme capitale, s'étendait jusqu'à l'Oxus, mais englobait, selon les périodes, également la Transoxiane, c.-à-d. les territoires situés au delà de l'Oxus.

SOGDIANE: vaste région de la Transoxiane avec Samarkand comme centre.

6. UZBEKISTAN: capitale Tashkent; autres villes: Samarkand, Ferghana, Kokand, Bukhara, Khiva.

7. TADJIKISTAN: capitale Stalinabad; autres villes ou endroits de repère: Leninabad (situé dans le Nord, auparavant Khodjend; correspond probablement à Alexandria Eskhatè, colonie la plus éloignée fondée par Alexandre le Grand); Mikoyanabad, Voroshilovabad, les deux au Sud.

8. AFFLUENTS NORD DE L'AMU-DARYA: Surkhan Darya, tout proche de Termez (sites: Zar-tepe, à 26 km au N.N.O. de Termez; Khairabad-tepe, Balalyk-tepe); Kafirnigan, à env. 80 km à l'E. de Termez (sites: Kobadian, Kalai-Mir, Kei-Kobad-Shah); Vakhsh: à env. 20 km à l'E. de Kafirnigan (sites, tous proches de Voroshilovabad: Lagman, Kukhna-Kala, Kum-tepe).

9. RIVIÈRE ZERAVSHAN. A l'E. de Samarkand: Piandjikent (Tadjikistan); à l'O. de Samarkand, sur la rive gauche: Mug (Uzbekistan). Près du Zeravshan et de Bukhara: le site de Varakhsha.

10. MASSIFS DE MONTAGNES. Hissar: au N. de Stalinabad. Pamir: à l'extrémité S.E. du Tadjikistan, touche à l'E. à la Chine, au S. à l'Afghanistan; Tien-Shan: chaîne de montagnes qui touche sur le versant S. aux oasis du Sinkiang, et à l'O. au Ferghana. Pamiro-Alai: chaîne située au S. du Ferghana. Crête de Ferghana: chaîne qui ferme la vallée N.O./S.E.

11. KIRGHISIE: capitale Frunze; autres villes: Przewalsk (Karakol), Talas, Naryn. Lac Issyk Kul; au N. du lac: rivière Illi. A l'O. et à l'E. de Frunze: vallée de la rivière Tchu.

12. FERGHANA: grande vallée à l'E. de Leninabad, au S. du Syr-Darya. Grand Canal du Ferghana, de construction récente.

SEMIRETCHIË: pas strictement défini; il correspond approximativement à la région située entre Frunze et l'Irtysh, en passant par le lac Balkash.

13. KAZAKHSTAN: capitale Alma Ata; autres villes: Karaganda, Semipaliatynsk, Djambul (Taraz).

14. MINUSSINSK: lieu archéologique de Sibérie méridionale, sur le haut Yenisseï. Epoque du bronze. Culture dite d'Andronovo, suivie de celle de Karasuk.

15. HAUT ALTAÏ: antique site de Pazyryk, sur la rive droite de Bolshaya Ulagan.

BIBLIOGRAPHIE

Les ouvrages qui ont servi de base à l'étude ci-dessus représentent en majeure partie des sources directes, donc en russe. Nous nous sommes borné à n'en citer que quelques-uns des plus importants et à les compléter par quelques titres de travaux publiés en langues occidentales.

Comme les fouilles continuent de nos jours, nous avons complété notre documentation à l'aide de plusieurs revues soviétiques.

L'aperçu suivant indique :

A (i) : quelques ouvrages qui contiennent des études d'ensemble, portant sur plus d'une région.

A (ii) : les principales revues soviétiques qui ont servi à assurer la mise à jour des renseignements.

B : les bibliographies spécifiques pour chaque chapitre.

Nous sommes volontiers à la disposition des lecteurs qui auraient besoin d'une bibliographie plus complète sur des points déterminés et qui nous en feraient la demande.

*A. Bibliographie générale**A (i). Etudes d'ensemble*

V. V. BARTHOLD : *La découverte de l'Asie* (traduit du russe). Payot, Paris, 1947. (Ouvrage descriptif et bibliographique précieux.)

A. V. ARTSIKHOVSKIY : *Osnovy arkheologii* (Les bases de l'archéologie). Moscou, 1955.

V. J. AVDIEV : *Sovetskaya Nauka o drevnem Vostoke* (La science soviétique de l'ancien Orient). Moscou, 1958.

A. L. MONGAIT : *Arkheologia v SSSR*. Moscou, 1955. (Très utile. — Voir aussi l'aperçu de ce livre : G. GLAESSER, « Archaeology in the USSR ». *East and West*, VIII, Rome 1957, N. 1.)

MUSÉE DE L'ERMITAGE : *Pervobytnaïa kultura* (Civilisation primitive). Moscou, 1955. (Bref guide illustré de l'exposition qui figure à l'Ermitage.)

Po sledam drevnikh kultur (Sur les traces d'anciennes civilisations).

Vol. de 1951 : divers chapitres : Fouilles dans le Nord ; Urartu ; Trésors des tombeaux de Pazyryk ; Neapolis Scythe ; Ancienne Khorasmie ; Ancien Piandjikent.

Vol. de 1954 : entre autres : Sibérie du Sud dans l'antiquité ; Dans les montagnes et les vallées du Pamir et du Tien-Shan ; Bactriane antique.

Papers presented by the Soviet Delegation at the XXIII International Congress of Orientalists (en russe et en anglais). Ac. of Sc., USSR. Moskva, 1954.

Reports of the Soviet Delegations at the Xth International Congress of Historical Science in Rome (en russe et en anglais). Moskva, 1955.

Divers rapports en russe, allemand ou anglais ont été soumis par les participants soviétiques au XXIV^e Congrès d'Orientalistes à Munich, septembre 1957.

MIA: Materialy i issledovaniia po arkheologii SSSR (Akad. Nauk). (Matériaux et analyses d'archéologie.) Nombreux volumes de base sur des régions déterminées, notamment rapports sur les expéditions.

Voir aussi : *Bolshaia Enciklopedia* (Grande Encyclopédie).

Vsemirnaia Istoria (Histoire mondiale, publiée par l'Académie des Sciences).

Otcherki Istorii SSSR, vol. I (Akademia Nauk, 1956).

Großer Historischer Weltatlas. I. Teil: Vorgeschichte und Altertum. Bayerischer Schulbuch-Verlag, München, 1954. (Deux volumes.)

HENRY FIELD (Coconut Grove, Florida): *Bibliography*, 1926-1955; 1953-1958.

Le volume de 1951 de *Po sledam ...* a paru en allemand: *Lebende Vergangenheit* (Rütter & Loening, Berlin, 1954).

Un extrait a paru en français: «Ourartou, Neapolis des Scythes, Kharezem». *L'Orient Ancien Illustré* N° 8, A. Maisonneuve, Paris, 1954.

GORDON CHILDE: *The Prehistory of European Society*. Pelican Book A 415, London, 1958, page 14.

GORDON CHILDE: *Social Evolution*. London, 1951.

A (ii). *Revue*

KSIIMK: *Kratkie soobshtchenia o dokladakh i polevykh issledovaniakh Instituta Istorii materialnoi kulture* (Brèves communications; Institut de l'Histoire de la civilisation matérielle, Académie des Sciences).

Sovietskaia Arkheologia. (Contient parfois d'excellentes bibliographies.)

Kratkie soobshtchenia Instituta Etnografii.

Sovietskaia Etnografia.

Trudy SAGU (Travaux de l'Université de l'Asie Centrale, Tashkent).

V. D. I. : Vestnik drevnei Istorii (Bulletin d'Histoire Ancienne).

Pour des informations courantes sur l'Asie Centrale, voir la revue anglaise trimestrielle: *Central Asian Review* (Central Asian Research Center, London).

B. Bibliographie par chapitres

Chapitre 1. Arménie

Akademia Nauk Armianskoï SSR. B. B. PIOTROVSKIY: *Arkheologicheskie raskopki v Armenii: Karmir Blur*.

Plusieurs volumes, notamment vol. I, 1939-49, Erevan 1950; vol. II, 1949-50, Erevan 1952; vol. III, 1951-53, Erevan 1955, etc.

B. B. PIOTROVSKIY. Urartu, dans *Po sledam ...* 1951.

Version française, abrégée et défectueuse, dans le N° 8 de *L'Orient Ancien Illustré*.

M. PALLOTTINO. «Urartu, Greece and Etruria.» *East and West*, IX, N^{os} 1-2, Rome, March-June 1958.

Chapitre 2. Khorasmie

S. P. TOLSTOV. *Drevnij Khorezm*. Moscou, 1948 (Fouilles 1937-1941). (Voir R. Ghirshman ci-après.)

S. P. TOLSTOV. *Po sledam drevne-khorezmijskoï tsivilisatzii*. Moscou, 1948 (travaux de 1937-1947). (Sur les traces de la civilisation de l'ancienne Khorasmie.)

S. P. TOLSTOV et T. A. JDANKO. *Trudy khorezmskoï arkheologo-etnografitcheskoï ekspeditsii*. (Travaux de l'expédition...); Vol. I, Moscou, 1952 (Fouilles 1945-1948). Vol. II, Moscou, 1958 (Fouilles 1949-1953).

S. P. TOLSTOV. *Auf den Spuren der altchoresmischen Kultur*. Berlin (Ost), 1953. (Traduction de *Po sledam ...*) Il en existe également une traduction hongroise.

S. P. TOLSTOV. «Le Kharezm ancien». Dans *L'Orient Ancien Illustré* N^o 8.

Divers comptes-rendus parus dans *Ars Islamica*, par H. FIELD et E. PROSTOV. P. ex. : Vol. VI, 1939. Vol. XIII-XIV, 1948 (bons clichés).

R. GHIRSHMAN. Résumé critique en français du livre *Drevnij Khoresm. Artibus Asiae*, 1953, N^{os} 3 et 4.

RUDOLF WERNER. «Eine neuentdeckte frühgeschichtliche Kulturlandschaft: Chorasmen.» *43. Jahrbuch der Schweizerischen Gesellschaft für Urgeschichte*. 1953.

Central Asian Review (London). N^o 1, 1954, a donné un aperçu des fouilles en Khorasmie.

Arts Asiatiques, 1956 (III). N^o 2. Compte-rendu d'une conférence de Tolstov.

A. GIESECKE. *Über die Kulturen und Geschichte von Choresm*. Das Altertum. 2. 1956.

S. P. TOLSTOV. (Description des fouilles de 1951-55.) *Arts Asiatiques*, Tome IV. 1957. Fasc. 2 et 3.

S. P. TOLSTOV. «Zwei Jahrzehnte Ausgrabungen in Choresm». *Kultur und Leben*, Moskau, Nov. 1957.

N. N. VAKTURSĀYA. «On cultural intercourse between medieval Choresm and China». *Oriental Art*, vol. III, 1957, N. 4. (Traite des œuvres chinoises, ou d'influence chinoise, trouvées en Khorasmie.)

Chapitre 3. Turkmenistan

Akademia Nauk Turkmenskoï SSR: *Trudy iujno-turkmenskoï arkheologitcheskoï kompleksnoi ekspeditsii* («IUTAKE»). (Académie des Sciences de la RSS du Turkmenistan: Travaux de l'expédition archéologique intégrale du Turkmenistan Sud.) Directeur des fouilles: M. E. MASSON. Ashkhabad, vol. I, 1949; II, 1953; VI, 1958.

Materialy IUTAKE, fascicule 2: Nalogovyie dokumenty IIgo veka d. n. e. iz Nisy (documents fiscaux du II^e s. av. J.-C. de Nissa). Moscou, 1951.

- M. M. DIAKONOV, I. M. DIAKONOV, V. A. LIVSHITZ : voir A (i) ci-dessus, XXIII^e Congrès, 1954.
- R. PUMPELY : *Explorations in Turkestan*. Vols. I, II. Washington, 1908.
Central Asian Review, V. 1957. N. 4. (Version abrégée, en anglais, d'un article par M. E. MASSON.)
- R. GHIRSHMAN : *L'Iran, des origines à l'Islam*. Paris, 1951 (Payot). Edition anglaise : *Iran* (Pelikan book), chap. 6 : The Parthians.
- St. PIGGOTT : *Prehistoric India* (Pelikan book – au sujet d'Anau).

Chapitre 4. Bactriane, Sogdiane

- MIA 15 et 37. (Rapports de YAKUBOVSKIY sur les expéditions archéologiques tadjik). Akademia Nauk Tajikskoï SSR (Académie des Sciences). *Trudy* (Travaux), fasc. XXVI. Stalinabad, 1954.
- Akademia Nauk SSSR : *Jivopis drevnego Pianjikenta*. Moscou, 1954. (Volume très remarquable, d'une présentation hors ligne.) (Voir pour compte-rendu : *Arts Asiatiques*, 1955, fasc. 1.)
- Akademia Nauk Uzbekskoï SSR : *Istoria Uzbekskoï SSR*. Vol. I, livre 1. Tashkent, 1955.
- K. W. TREVER : *Pamiatniki greko-baktrijskogo Iskusstva* (Monuments de l'art gréco-bactrien). Akademia Nauk SSSR. Moscou, 1940. (Voir compte-rendu critique par M. ROSTOVITZEFF : *Amer. J. of Archaeology*, Vol. 46, 1942, pages 295–301.)
- O. M. DALTON : *The Treasure of the Oxus*. London, British Museum, 1905. Seconde édition 1926.
- G. GLAESSER : «Painting in ancient Piandzikent». *East and West*, VIII, 2.
- Bibliographie des publications de M. M. DIAKONOV : *Ars Orientalis*, II, 1957 (par Salomea Fajans).
- H. FIELD and E. PROSTOV : «Excavations in Uzbekistan, 1937–1939.» *Ars Islamica*, vol. IX, 1942.
- A. M. BELENITZKIY : *Neue Denkmäler der vorislamischen monumentalen Sogdischen Kunst*. Vortrag auf dem XXIV. Internationalen Orientalistenkongress. Moskau, 1957.
- A. M. BELENITZKIY : «Nouvelles découvertes de sculptures et de peintures murales à Piandjikent.» *Arts Asiatiques*, vol. V, 1958, fasc. 3.

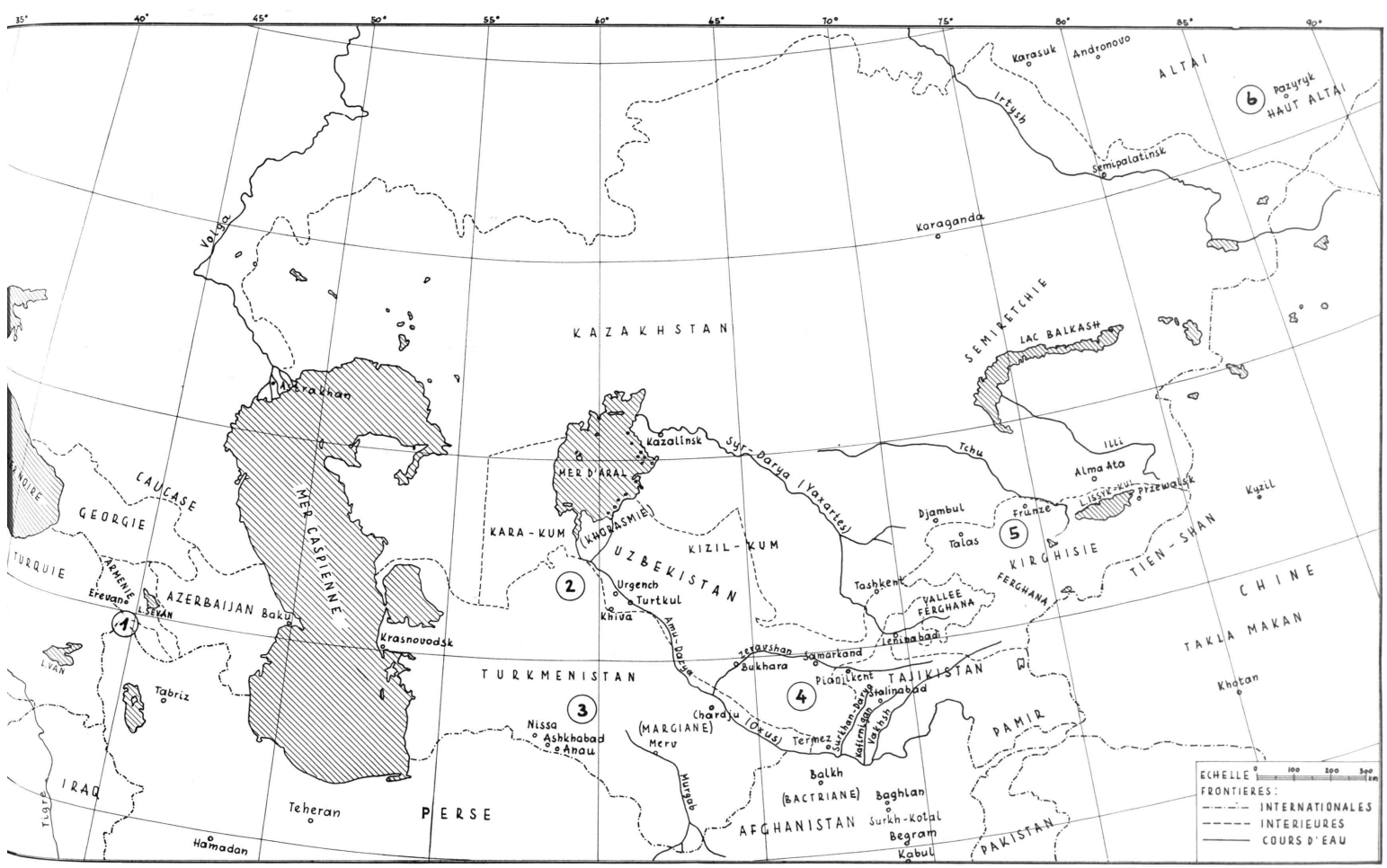
Chapitre 5. Pamirs, Tien-Shan, Ferghana, Semiretchië

- A. N. BERNSTAM. *Arkhitekturnyie pamiatniki Kirghizii*. Akad. Nauk SSSR, 1950. (Monuments architecturaux de la Kirghisie.)
- A. N. BERNSTAM. *Trudy semiretchenskoï arkhelogitcheskoï ekspeditzii*. MIA 14, Moscou, 1950. *Tchuiszkaya dolina*. (Travaux de l'expédition archéologique du Semiretchië : Vallée du Tchu.)

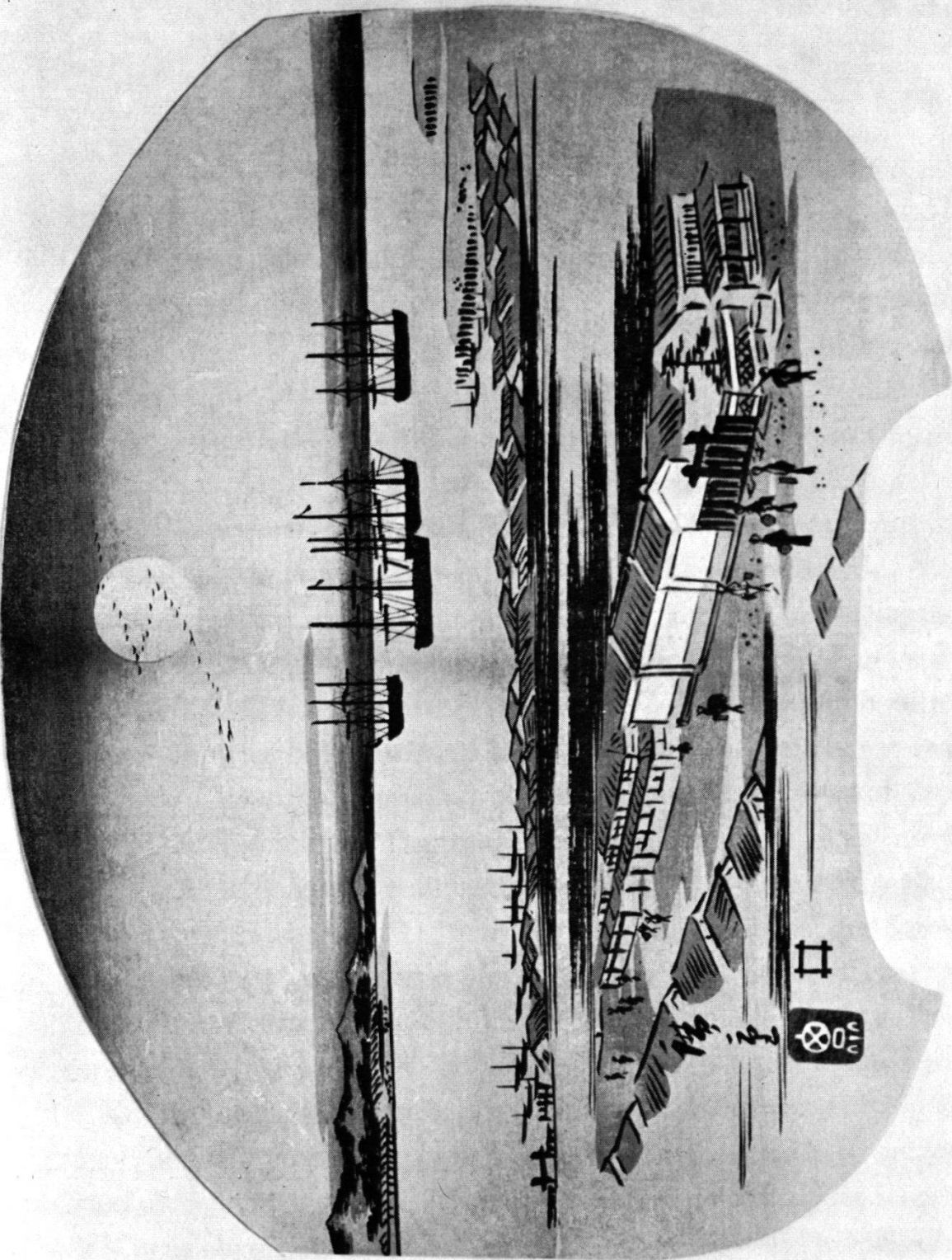
- A. N. BERNSTAM: *Istoriko arkheologitcheskie otcherki tsentralnogo Tianshana i Pamiro-Alaïa*. MIA 26, 1952. (Etudes historiques et archéologiques sur le Tien-Shan central et le Pamiro-Alaï).
- P. LUKNITSKY: *Soviet Tajikistan* (Moscow, 1954). Texte anglais; aperçu pouvant servir d'orientation très générale.

Chapitre 6. Haut-Altai, Scythes

- S. I. RUDENKO: *Kultura naselenia gornogo Altaya v skifskoe vremia* (Akad. Nauk), Moscou, 1953. (La civilisation de la population de l'Altai supérieur au temps des Scythes.)
- S. V. KISSELEV: *Drevnaya istoria iujnoi Sibiri*. MIA 9. (Ancienne histoire de la Sibérie du Sud: surtout partie II, chap. VI.)
- D. B. SHELOV: *Antitchnyi mir v severnom pritchernomorië*. Akad. Nauk. Moscou, 1956. (Le monde antique sur la rive Nord de la mer Noire.)
- BASILIIUS LATYSHEV: *Scythica et Caucasica*. (Une bibliographie de grande valeur concernant les écrits dans l'antiquité.) Reproduit dans divers fascicules de *V. D. I.* 1947, 1948 et 1949. Complément dans 1952, N° 2.
- AK. NAUK: *Voprosy skifo-sarmatskoï arkheologii*, Moscou, 1954.
- AK. N. UKR. SSR: *Istoria i Arkheologia drevnego Kryma* (Histoire et Arch. de l'ancienne Crimée). Kiev, 1957.
- E. H. MINNS: *Scythians and Greeks*. (Cambridge, 1913.)
- M. ROSTOVITZEFF: *Iranians and Greeks in South Russia*. (Oxford, 1922.)
- TAMARA TALBOT RICE: *The Scythians*. (London, Thames and Hudson, 1957.) Livre attirant par son contenu et sa présentation; bibliographie. Edition allemande: *Die Skythen* (1958); édition française: *Les Scythes* (1958).
- R. GROUSSET: *L'empire des steppes*. Paris, 1948.
- R. D. BARNETT and W. WATSON: «The world's oldest carpet». *The Illustrated London News*, January, 1955.
- M. BUSSAGLI: «Osservazioni sulla persistenza delle forme ellenistiche nell'arte del Gandhara». *Rivista dell'Istituto Nazionale d'Archaeologia e Storia dell'arte*. 1956-57, p. 149-247.
- E. D. PHILLIPS: «New Light on the Ancient History of the Eurasian Steppe». *American Journal of Archaeology*, July, 1957.



ARCHÉOLOGIE SOVIÉTIQUE EN ASIE: CARTE D'ORIENTATION. Les chiffres 1 à 6 ont trait aux six chapitres de l'aperçu.



TAFEL I